



Hillion Gustave : Né le 11-12-1898 au Trévoux ; 1922, prêtre, étudiant à Angers ; 1925, professeur au collège Saint-Yves de Quimper ; 1928, hors diocèse ; 1929, professeur à l'université catholique d'Angers ; 1938, chanoine honoraire ; décédé le 12-05-1949.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1949 p. 292-294, 309-310.

M. le chanoine Gustave Hilion, Professeur aux Facultés Catholiques de l'Ouest.

Lors des obsèques de M. le chanoine Hilion dans l'église du Trévoux, Monseigneur Pasquier, Recteur des Facultés Catholiques, a prononcé le discours suivant : Excellence révérendissime, (Son Excellence Monseigneur Cogneau), Il vous appartenait de retracer la vie de ce prêtre qui, détaché par la volonté de son Evêque à des fonctions extérieures au diocèse de Quimper, tenait à grand honneur et à légitime fierté de garder place dans les rangs de son beau clergé. Par un sentiment de délicatesse dont je suis très touché, vous avez voulu que l'Université Catholique de l'Ouest fut appelée en la personne de son Recteur, à rendre elle-même, à celui dont la perte lui est si sensible, ce suprême devoir. Soyez-en très respectueusement remercié !

Mes chers Confrères, Mes bien chers Frères, M le chanoine Gustave Hilion appartient assurément à l'Université Catholique d'Angers par sa vie sacerdotale presque tout entière et par ses travaux, mais il est votre par sa naissance, par l'affection de choix qu'il vous gardait, par beaucoup des traits de son visage et de son âme et par sa volonté de reposer parmi vos morts dans cette église qu'il fut présenté aux fonts du saint baptême. Plusieurs d'entre vous se rappellent sans doute l'écolier plus éveillé que d'autres et beaucoup ont connu cette famille méritante, si chargée d'enfants, si souvent éprouvée, principalement au cours de la précédente guerre. La vie était dure aux familles nombreuses en un temps où elles ne pouvaient compter, pour assurer leur subsistance, que sur l'industrielle activité du père et de la mère. On ne connaissait point alors les allocations familiales ni les cartes de priorité, mais la charité était efficace et discrète et l'on se fiait à la Providence du bon Dieu.

C'est de bonne heure que l'enfant sentit s'éveiller en son âme la vocation au sacerdoce. Il n'est pas toujours facile de distinguer comment s'y prend la grâce pour faire entendre la voix de Dieu. Souvent elle procède par des cheminements imprévus et secrets. Sans doute est-ce une bénédiction pour une famille que Dieu s'y choisisse un homme dont la vie toute entière soit consacrée au service spirituel de son prochain qui continue la mission salvatrice du Christ Jésus ; sans doute encore est-ce un honneur très grand pour une paroisse que d'accompagner un de ses fils à l'autel de première messe, mais l'exemple d'ainés appliqués aux études et aux travaux du sacerdoce est souvent pour la vocation des jeunes d'une importance décisive.

Or, de mémoire d'homme, aucun prêtre n'était sorti de la paroisse du Trévoux. Ce sont les Pères Assomptionnistes qui permirent à l'enfant de prendre une conscience entière de l'appel divin et qui lui procurèrent les moyens de le suivre. Il lui fallut d'ailleurs s'expatrier pendant un temps parce que d'in vraisemblables lois refusaient alors aux Religieux la capacité et le droit d'enseigner en terre française. Est-ce la guerre, n'est-ce pas plutôt la nostalgie des horizons familiers à son enfance qui

ramena Gustave Hilion dans le diocèse de sa naissance ? Il acheva ses études secondaires au collège Saint-Vincent qui, chassé de Pont-Croix, était venu se réfugier à Quimper. A l'âge où la personnalité achève de prendre sa physionomie particulière, le jeune homme se faisait remarquer par son ardeur au travail, par une ronde et franche camaraderie, par un enjouement qui cependant ne laissait pas quelquefois de céder à des mouvements de tristesse. Mais se peut-il trouver un authentique fils de vos rudes et fortes contrées, de ce pays où flotte je ne sais quel charme de mélancolie, où le ciel se couvre souvent de voiles, où, par une multitude de chemins secrets, l'Océan vient offrir jusqu'au centre des terres son invitation à rêver, qui ne cède quelque jour à des nostalgies inconnues ? Il n'en est que plus attachant.

Les études classiques achevées, voici le Grand Séminaire, obligé lui aussi de se contenter pour un temps d'une installation provisoire et précaire, proche de la Cathédrale de Saint-Corentin. Lorsque Gustave Hilion s'y présenta, la première guerre mondiale avait désorganisé bien des services. Il fallut, plus d'une fois au jeune clerc abandonner l'étude pour apporter quelque renfort à des collègues en détresse, et puis, quand l'âge fut venu avec toute la jeunesse de France, il s'en alla se préparer à la défense du pays.

La guerre l'épargna. Libéré des obligations militaires, l'essentiel de sa formation ecclésiastique mené à bien, il exerce pendant un an à l'Institution Saint-Yves, des fonctions de surveillant, puis il est envoyé par décision épiscopale entreprendre à Angers des études supérieures de Théologie. C'est au cours de ces études qu'il s'en vient à Quimper recevoir, aux Quatre-Temps de l'Avent de 1922, l'ordination sacerdotale et c'est à Bannalec, dans des circonstances assez pénibles, qu'il célébra sa première grand'messe.

Il y avait alors, à Angers, des professeurs de très haute valeur spécialisés dans l'étude de l'Ecriture Sainte et des anciennes langues orientales et qui faisaient école. Déjà, au Séminaire de Quimper, il semble que M. Hilion eût marqué une préférence pour la forme que la parole de Dieu a reçue dans les livres saints. A Angers, il subit profondément l'influence de Monseigneur Legendre, de M. l'abbé Plessis et de Monseigneur Gry. Alliant une grande facilité une puissance de travail encore plus grande - n'était-il pas, au dire de ses camarades, l'étudiant qui ne se couche jamais ? - il obtint des succès qui attirèrent et qui retinrent sur lui l'attention de ses professeurs, particulièrement du recteur, Mgr Gry. Après 3 ans d'études, le 24 juin 1924, il devenait Docteur en Théologie par la présentation et la soutenance d'une thèse sur « Le déluge dans les inscriptions sumériennes et accadiennes ». Il s'agissait de reconnaître l'influence, sur les idées religieuses des pays situés à l'Est de la Palestine, de traditions reçues de la Bible et des âges antérieurs.

M. Hilion revint pendant 4 ans, d'octobre 1924 à juillet 1928 au Collège Saint-Yves ; il y fit la classe de Quatrième. Exigeant beaucoup de ses élèves, mais continuant lui-même à travailler beaucoup, il se prêtait volontiers, comme d'ailleurs il le fit toujours, à rendre service aux recteurs du voisinage pour des prédications ou pour des confessions à l'occasion des retraites ou des pardons.

La mort de Mgr Legendre, en mars 1928, laissait vacante la chaire d'Ecriture Sainte pour le Nouveau Testament. A la demande pressante de Mgr Gry, M. Hilion fut donné à Angers par

Mgr Duparc. Il lui fallut d'abord redevenir élève, car son enseignement exigeait qu'il subit d'abord un examen fort difficile, celui de la Licence en Ecriture Sainte, dont Rome s'était réservé la délivrance. Le diplôme est acquis en un an, dès novembre 1929. Alors commence un enseignement qui, minutieusement préparé et révisé soigneusement de manière à être tenu bien au point, va aider des générations de jeunes prêtres à prendre des Livres Saints une connaissance approfondie et respectueusement scientifique. Entre temps, la maladie et la mort de M. Plessis, survenue en 1932, obligent M. Hilion à exercer au Séminaire Universitaire des fonctions qui sont celles d'un Supérieur. Il

préside aux exercices communs aux prêtres et aux séminaristes étudiants des Facultés de Théologie et des Sciences ; il leur donne des Lectures spirituelles. Il demeure ainsi chargé de responsabilités qui ne sont pas sans lui causer quelque inquiétude jusqu'à ce que la Faculté de Théologie fût, en novembre 1933, réorganisée selon les règles nouvelles posées par les congrégations romaines et par le Souverain Pontife.

A Angers, c'est encore au service de la Bretagne, dans une Université qui est bretonne à tant de titres, que M. Hilion s'est appliqué. Peut-être, s'il n'en avait pas été ainsi, et malgré tout l'intérêt qu'il portait à ses études, à son enseignement et à ses élèves, eut-il été, comme au temps de sa jeunesse, repris par le besoin de vivre en son pays. Rien, pour lui, ne valait la Bretagne et, singulièrement, Bannalec et Le Trévoux. Il y revenait dès qu'il pouvait et autant qu'il le pût au moment des vacances.

C'est encore la Bretagne qu'il recherchait et qu'il retrouvait à Angers, dans la paroisse de La Madeleine où les Bretons ont un aumônier et une chapelle et, aux jours de précepte, une messe particulière. Il ne manquait pas d'y passer les dimanches à moins qu'un autre service l'appelât en un autre endroit, car il était toujours prêt à chanter une messe ou à donner une prédication. À plusieurs reprises, il fut de ces missionnaires dont le rôle est de faire mieux connaître l'Université Catholique aux populations de l'Ouest en leur disant ce qu'elle est, ce qu'elles en peuvent attendre et quels sont ses besoins. Sa santé cependant ne lui permettait guère de produire un trop dur effort : à la suite d'une de ces tournées de prédications, il dut garder la chambre pendant plusieurs semaines.

N'était-ce point déjà l'un de ces signes auxquels d'abord on ne prête guère attention, dont le sens apparaît plus tard à mesure que la vie s'en va ? Un instant mobilisé en 1939, M. Hilion fut bientôt rendu à son enseignement ; il continua à s'y dévouer au milieu des angoisses et des difficultés de l'occupation. Bientôt sa démarche parut alourdie; il lui arrivait de confier à ses amis qu'il n'était pas sans inquiétudes de sa santé. L'automne dernier, il devint, évident qu'un mal inconnu minait un organisme qui peu à peu dépérissait. Combien de temps le malade essaya-t-il de se faire illusion sur la gravité de son état ? Trop longtemps sans doute puisqu'un traitement énergique, les soins affectueux d'un médecin, n'apportèrent qu'une amélioration passagère et trompeuse. C'est peut-être une délicate attention du bon Dieu qui permet à bien des malades de savoir que la mort est proche et de s'y préparer tout en parlant et agissant comme s'ils disposaient d'un long avenir. Au moment même où fallut l'emmener en Bretagne afin qu'il y vécût ses derniers jours, M. Hilion s'inquiétait de la préparation de ses cours pour la rentrée d'automne. Un presbytère ami le reçut, puis une clinique de Quimperlé où les soins les plus délicats lui furent prodigués.

A maintes reprises, avec une lucidité entière et la plus généreuse simplicité, s'abandonnant comme un enfant entre les mains de Dieu, il fit puis il renouvela le sacrifice de sa vie, pour ses frères dans le sacerdoce, pour la conversion des pécheurs, pour l'oeuvre à laquelle il avait dévoué ses travaux. Pas une plainte sur ses lèvres. Acceptation stoïque d'une inexorable fatalité ? Pas le moins du monde ! Mais pleine conscience du rôle que la souffrance acceptée par amour, selon le plan divin, en union avec le Christ, joue dans l'économie de la Rédemption. Le déclin fut rapide puisqu'il fut seulement trois jours sans célébrer la sainte messe ; il s'en alla doucement et sans regarder en arrière, sans s'attarder à regretter les grands services qu'il eût pu rendre.

Les quelques mots qui sont prononcés à l'occasion d'une sépulture ne peuvent pas être seulement un éloge ; ils sont encore une leçon qui vient d'au-delà de la mort et une invitation à la prière. Tout homme a ses misères que Dieu connaît et qu'il connaît aussi quand il veut bien descendre au dedans de lui-même. Si le défunt que nous allons accompagner jusqu'à votre cimetière a voulu que son corps fût confié à la terre que ses premiers pas ont foulée, c'est précisément pour que des prières, les vôtres, mes Frères, lui fussent mieux assurées. Il n'ignorait pas votre fidélité traditionnelle au

souvenir des morts. Vous lui rendrez le suprême service de le recommander avec instances à la bonté de Dieu. Et vous accepterez de lui, comme un dernier service, sa dernière leçon, cette acceptation généreuse de la souffrance comme un infaillible moyen de mériter que Dieu nous soit et qu'Il soit aux autres indulgent.

Les plus récents travaux de M. le chanoine Hilion ont été consacrés à la louange de la Sainte Vierge Marie. Il n'y a guère plus d'un an qu'il publiait, dans notre revue universitaire, une étude pieuse sur les cantiques du Nouveau Testament, principalement sur le Magnificat, cette prière et ce chant d'allégresse qu'aucun autre n'a jamais égalé. Il a usé ses dernières forces à écrire, pour une somme de Théologie Mariale, à laquelle préside le R. P. du Manoir, et qui n'est pas encore parue, un article destiné à mettre en lumière la présence de Marie dans les livres du Nouveau Testament.

Quel réconfort et quelle promesse ! S'endormir entre les bras de la Vierge Marie, être présenté par elle, en quelque sorte recouvert de son manteau, recommandé par elle, à la bienveillance miséricordieuse et douce du Souverain Juge, son Fils et notre Frère, Jésus, est-il une fin plus avantageuse et plus désirable ? Que notre prière le rejoigne en la compagnie de notre Mère, qu'elle nous soit une consolation, une espérance, un titre de salut ! Qu'elle lui vaille, à lui, aux portes de l'éternité, un accueil encore plus aimable et plus doux !

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 3/06/1949 p.292, 309.*